

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

Tahany Abdel-Nabi Youssef

Professeure-adjointe Département de langue et de littérature françaises

Faculté de Jeunes Filles - Université Ain-Chams

0. Introduction

*« C'est peut-être en moi que le poème danse.
Et que dansent les mots de ce poème au nom de la femme.
Hizya*

C'est aussi mon prénom »

C'est sur ces mots que s'ouvre le roman¹ de Maïssa Bey², publié en 2015.

0.1. Présentation du sujet

Omniprésente, de façon explicite ou implicite le long du texte, la légende de Hizya constitue le substrat sur lequel Maïssa Bey a construit son roman. Celui-ci, peut ainsi se placer sous le signe de la légende mythique, celle de l'amour impossible appartenant à presque toutes les cultures³, selon des variables mais présentant une seule constante, le dénouement tragique. Or, s'il s'agit d'une réécriture pour l'auteure, cela implique l'existence de modifications spécifiques au réel d'un pays, et au réel d'une époque, celle du nouveau millénaire. Modifications dues également à la visée de l'écrivaine et du mode de transmission qu'elle a choisis.

« *J'ai décidé de tout mettre en œuvre pour vivre une histoire d'amour. Moi aussi* », (Hiz :p.12), écrit le « je » de l'instance narrative dès l'incipit du texte. Le rejet de cet élément de phrase « moi aussi », souligne la détermination du « je » à vivre cette expérience en se référant à l'histoire d'amour légendaire de son homonyme Hizya⁴. Détermination qui se trouve confirmée en quelque sorte par le souci d'annexer au texte le poème dédié à l'histoire de Hizya, une élégie écrite au XIX^{ème} siècle, en 1878, par un poète algérien Mohamed Ben Guittoun et immortalisée au XX^{ème} siècle lorsqu'elle fut « *interprétée par les chanteurs bédouins Abdel-Hamid Abassa et Khelifi Ahmed* » (Hiz :p.331), poème traduit en français en 1902 par C. Sonneck.

Voulant écrire l'histoire d'une jeune algérienne du XXI^{ème} siècle, portant le même prénom que celui d'une héroïne légendaire, et qui veut, comme elle, vivre elle aussi une histoire d'amour, mais plus d'un siècle plus tard, comment Maïssa Bey a-t-elle construit son texte ?

Utilisant une forme spécifique pour son roman, Maïssa Bey a eu recours à une sorte d'alternance de chapitres. Ceux où l'instance narrative – dans un récit homodiégétique – fait le récit événementiel du texte, et ceux écrits en italiques où le même « je » du sujet parlant se scinde en deux. On assiste ainsi à une sorte de dialogisme entre le « je » de la personne qui cherche à poursuivre son rêve, et son double, cette part tapie au fond de l'être, qui commente, discute le fait de la situation, lui rappelant le réel vécu.

0.2. Structuration et problématique

C'est à travers cette structuration et ces confrontations, entre le moi et son double, à travers la représentation de divers éléments diégétiques, que s'infiltrent

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

les diverses voix, celles du rêve et de la poésie, comme celles d'un contexte socio-politique, celui de l'Algérie à l'orée du nouveau millénaire, vu à travers le regard de Maïssa Bey.

Et c'est à cette **polyphonie de voix**, à leur concordance comme à leur discordance que nous nous sommes surtout intéressée, constituant à la fois notre problématique et notre analyse.

1. Voix du contexte social

« *Se sentir exister* », « *se réaliser* », « *tout mettre en œuvre pour aimer et être aimée* », tels sont les rêves que la voix de Hizya ne cesse de caresser et de répéter. Mais à cette voix répond l'autre voix, celle de son double.

« *Tu veux te fabriquer un destin sur mesure. Un destin aux mesures de quoi ? De ton monde étriqué et sombre, oui sombre.* » (Hiz :p.17)

C'est par ce dialogue entre Hizya et son double que commence, dès les premières pages, le texte de Maïssa Bey. Et c'est à la confrontation de cette voix qui rêve et cherche désespérément à se réaliser, avec celle, représentant son réel, celui de « *sa société étriquée et sombre* » avec ses différentes faces qu'on assistera le long du roman.

Tout d'abord, il y a la voix du contexte social. Comment se présente-t-il ?

« Famille : *ensemble d'individus* », lit-on (Hiz :p.79). Une famille où chacun est enfermé dans ses propres pensées et problèmes, sans aucune vraie communication, mais tout en conservant les apparences d'une entente absente : « *Trop de silences. Trop de dissimulations* » (Hiz :p.80). Et voici la définition que donne l'instance narrative :

« *Famille : ensemble d'individus dont chacun ne donne à voir que la partie éclairée de lui-même. Quand il n'est pas totalement enfermé dans sa bulle.* » (Hiz :p.79).

Quant au **père**, homme de son temps, bourru et austère, il vit enfermé dans l'évocation de la glorification d'un passé, auquel il n'a pas contribué, mais tout en s'attribuant une part de ce passé mémorable : celui de la guerre de Libération :

« Nous *avons tenu tête à l'une des plus grandes armées du monde !* » (Hiz :p.55)

Puis n'a-t-il pas donné à son fils le nom de Boumediene, l'un des maîtres-chefs de la Révolution ? Mais à présent, où est cet idéal susceptible de rassembler toutes les voix vives du pays, un idéal pour lequel on lutte, prêt à affronter la mort pour le voir se réaliser ? Et pourtant l'exemple est là, encore vivant, présent à l'esprit, celui de la guerre d'indépendance, lorsqu'un petit groupe de jeunes, dont faisait partie Boumediene, a rassemblé le pays pour lutter contre le colonisateur. Un colonisateur féroce, acharné, semant sang et feu à travers le pays. Une guerre glorieuse où un million et demi de martyrs avaient fait don de leur vie pour reconquérir leur dignité, leur liberté et leur égalité.

Et si ce père, comme ceux de son âge, s'enferment dans la solitude, c'est qu'ils se voient, en ce temps présent, impuissants à lutter, et à combattre cette violence physique et politique, qu'exercent depuis la mort de Boumediene, des Algériens

contre d'autres Algériens. « *Ultime blessure infligée aux martyrs des temps passés* » (Hiz :p.55), lorsqu'une faction, assoiffée de pouvoir, mène une politique au nom de la religion, imposant ses lois à ceux qu'elle considère comme ennemis de leurs idées et croyances. Pour ces aînés, il ne reste que « *se réfugier dans le mythe (...) et l'écho d'une gloire nationale* », (Hiz :p.141), actuellement absente et peut-être à jamais disparue « *dans un pays, actuellement en faillite.* » (Hiz :p.55)

Quant à la voix de la **mère**, elle est représentative de celles de toutes les mères de sa génération. Son autorité inébranlable ne s'exerce que sur ses filles, car en ce qui concerne les garçons, elle sait bien que les droits à la liberté et à l'égalité, prônés par la Révolution et la guerre d'indépendance, et que pourraient réclamer ses filles s'arrêtent là où « *commencent les droits des hommes, c'est-à-dire des individus de sexe masculin qui continuent à être immémoriaux et inaliénables.* » (Hiz :p.57)

Dès son jeune âge, à l'image de sa mère et de sa belle-mère, elle a appris « *à se résigner et non à vivre* » (Hiz :p.67). À se résigner à vivre sa vie d'épouse et de mère, d'épouse en obéissant à tous les désirs de son mari, à respecter du moins en principe, sa position de chef de famille qui dispose du droit de regard sur tout ce qui concerne sa famille, également en principe, puisque cela « *fait partie du jeu social.* » (Hiz :p.31)

Mais, en fait, ce droit de regard, c'est elle qui l'exerce, et uniquement sur ses filles. Ainsi, de temps en temps, voyant sortir ses deux filles, elle « *passse au peigne fin tous les coins et recoins de leur chambre* » (Hiz :p.45), fouille dans les armoires, dans les tiroirs, dans les livres qu'elle secoue pour voir « *si un papier compromettant, une photo, une adresse, un numéro de téléphone ne s'y cache pas.* » (Hiz :p.45)

C'est ainsi que de génération en génération, les mères exercent leur pouvoir sur leurs filles, comme elles l'exerceront, dans l'espace domestique, sur d'autres femmes, devenues à leur tour des belles-mères. C'est le seul pouvoir qui leur est « *permis et réservé* », et qui maintient ainsi la tradition ancestrale.

Quant à la voix des **coutumes**, imposées pour la plupart par cette tradition ancestrale, c'est à travers la voix du double de Hizya, qu'on l'entend. Voix qui témoigne du réel vécu à ses différents niveaux, celui de la famille et celui de la société.

Ainsi, ne reproche-t-elle pas à Hizya sa faiblesse face aux traditions, au niveau le plus élémentaire et le plus intolérable, celui de l'autoritarisme de la mère ? Face à ce qu'elle considère comme délit d'intrusion dans sa vie privée, qui lui appartient en propre, quelle attitude garde-t-elle en fait ?

« *Tu as vingt-trois ans, bon sang ! Et dès que tu es face à elle [ta mère], tu réagis comme une enfant !* » (Hiz :p.47)

Mais reprenant, elle rappelle les lois, les traditions et les coutumes qui régissent encore la société, même si l'on a dépassé la première décennie du nouveau millénaire. Comment aurait-elle pu rêver d'une mère à qui elle pouvait se confier, « *avec qui elle pourrait parler de ses rêves, de ses élucubrations et de ses*

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

désirs » (Hiz :p.32), dans une telle société où les coutumes et les traditions sont transmises de génération en génération ?

Rêver d'un amour légendaire, comme celui de son homonyme, aimer et être aimée, épouser l'homme qu'on aime, comment peut-elle même l'imaginer dans une société régie par des traditions ancrées depuis la mémoire des temps, et dessinant les étapes à suivre quand il s'agit de mariage ? Étapes d'un processus auxquelles participent tous les membres de la famille, proches ou lointains, amis comme voisins. D'abord, « *il faut attendre d'être repérée par la mère, la sœur, la cousine, la tante, l'amie de la mère d'un jeune homme en âge de se marier (...) Quant à l'option la plus favorable, c'est être repérée par le jeune homme lui-même.* » (Hiz :p.49)

Mais tout n'est pas fini, poursuit la voix du double car il y a une deuxième étape :

« *Attendre les conclusions de l'enquête de moralité menée par la famille du futur prétendant auprès des proches de la jeune fille.* » (Hiz :p.49)

Et si, par hasard, une amie rencontrée au marché parle de son neveu qui vient d'avoir trente ans, c'est alors au tour de la mère de la jeune fille, de ses frères, des voisins, du père et des amis d'en parler, de louer les qualités du jeune homme, qui ne s'est pas encore manifesté. Tous s'y mêlent, dessinant l'avenir brillant du couple : « *N'a-t-il pas une voiture ? un appartement ? une boulangerie-pâtisserie (...) N'est-il pas un homme responsable, sérieux ? bon, musulman ? Travailleur ? Respectueux. Bien éduqué ?* » (Hiz :pp.87-88)

Et si après la visite, tant attendue, faite par la mère et deux tantes⁵ du jeune homme, aucune suite n'est donnée à cette demande, l'argument est prêt à être divulgué et le jeu doit être joué jusqu'au bout. C'est à la mère de découler tout un CV, à l'intention des belles-sœurs, des voisins et autres connaissances insistant sur le motif du refus de cette alliance : « *les renseignements pris sur la famille du prétendant n'étaient pas à la hauteur des ambitions qu'elle nourrit pour sa chère fille.* » (Hiz :p.119)

Les coutumes et les traditions l'exigent et on ne fait que s'y soumettre ! Le jeu est bien facile ! Ne fallait-il pas penser aux racontars, à la suspicion, à l'hypocrisie et à la médisance qui règnent dans cette société de femmes, pour qui, dépasser les vingt-cinq ans, la jeune fille est classée « *céli-bayra* », construction des mots français et arabe : célibataire + بايرة .

Puis, par-dessus tout cela, n'y a-t-il pas la loi inéluctable, celle du « *Maktoub* » ? Il fallait attendre sa voix, son verdict, s'y soumettre sans transgresser, obéir les yeux fermés et la voix éteinte.

2. Voix du contexte socio-politique

En ce qui concerne la voix du contexte socio-politique, sa voix se fait entendre à travers celle des aînés, représentés par le père de Hizya – dont nous avons déjà parlé – et par la jeunesse.

Quant à la voix de **la jeunesse** – garçons et filles –, on l'entend à travers celle de Hizya et de Sonia, son amie.

Cette jeunesse n'est-elle pas celle qu'on a privée de son enfance ? Une enfance avec toute de fond la guerre, celle qu'on appelle « *la décennie noire* »⁶ lorsque les premiers mots appris et répétés sont :

« *Mort. Cadavre. Égorgement. Exécution. Terroriste. Décapitation. Tête. Émir. Sang.* » (Hiz :p.277)

Et qu'attend-on d' « *une génération, prise en otage, conditionnée par la violence subie, vue et vécue. Toute une génération privée d'enfance ou d'adolescence* » ? (Hiz :p. 281)

La jeunesse, est-elle meilleure en ces temps présents, ceux de la deuxième décennie du nouveau millénaire ? Comment pourrait-elle l'être lorsque les salles de cinéma sont fermées pour la plupart, lorsque les seuls programmes visibles à la télévision sont les journaux télévisés et les émissions religieuses ? Comment vivre leur jeunesse lorsque tout, à l'avance, est choisi, sélectionné, imposé ? Ainsi et, à titre d'exemple, en ce qui concerne les jeunes filles, le port du voile, pour la société « *est plus qu'une recommandation. C'est une injonction. Car ne plus s'y soumettre, c'est encourir un châtement divin.* » (Hiz :p.208)

C'est là, la norme, nouvellement adoptée par une société qui voit dans les symboles vestimentaires, une preuve d'allégeance aux valeurs, qu'ils sont les seuls à représenter. Une société qui fait que les femmes non-voilées se sentent vaguement coupables et où on cherche, autour d'elles, à les persuader qu'elles le sont. Les vraies valeurs se trouvant ainsi supplantées par les apparences.

Quant aux perspectives d'avenir, elles s'avèrent nulles. Perspectives déjà connues dès leurs années universitaires, lorsqu'un seul slogan était écrit sur les tables et les murs de l'amphithéâtre : « *No future !* » (Hiz :p.140)

« *Les meilleurs, les plus pistonnés, les plus obstinés, s'en vont, émigrent* » (Hiz :p.140), laissant derrière eux, ceux qui n'ont pas cette chance :

« *Tant mieux pour eux, [pour ceux qui partent], clame la voix en colère de cette jeunesse perdue. Tant mieux aussi pour les pays qui vont accueillir et profiter de ces médecins sous-payés, ces ingénieurs performants, ces informaticiens doués pour la formation desquels ils n'auront rien dépensé !* » (Hiz :p.140)

Quant à ceux qui restent, comme les frères de Hizya, c'est le chômage qu'ils vivent. Ils ne parlent plus de « *leur* » pays, mais de « *ce* » pays, se distanciant ainsi de cet espace, dont ils se sentent rejetés, ignorés, exclus puisqu'ils échouent à trouver une place dans un monde qui leur est interdit, un monde qui refuse et rejette ceux qui ne disposent pas d' « *outils pour creuser une brèche et s'y introduire.* » (Hiz :p.81)

Il ne leur reste que l'abdication de tout espoir. Espoir de travailler, de se réaliser. Il ne leur reste que vivre dans l'inertie et l'indifférence puisqu'ils n'ont rien pour s'y accrocher. Sans idéal, sans espoir d'un lendemain meilleur pour lequel lutter, comme le faisaient leurs aînés, dans les temps révolus. Temps pourtant relativement proche, celui de la jeunesse de ces vieillards d'aujourd'hui, au « *regard vague et aux visages affaissés.* » (Hiz :p.40)

C'est la voix de **Hizya** qui dessine ce tableau de la déperdition, de la désespérance et de la détresse de cette jeunesse, celle de ces frères et des jeunes du quartier, qu'elle côtoie tous les jours, « *celle qui occupe les rues du matin au soir.* » (Hiz :p.42)

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

Que peuvent-ils faire dans un pays où les lois sont constamment bafouées, contournées au profit d'une minorité ? Un pays où il n'y a place que pour ceux qui savent s'y prendre : « *il suffit de s'adresser aux bonnes personnes !* » (Hiz :p.303)

Et si on leur demande s'ils n'aimeraient pas être ailleurs, la réponse est là. Non seulement dans leurs yeux, c'est écrit sur les murs : « *Partout sauf ici.* » (Hiz :p.41). Là, où ils ne sentiraient pas à tout moment leur misère et leur détresse. Là où ils pourraient dormir à peu près tranquilles sans cette peur qui les tient éveillés la nuit :

« *La peur d'être cueilli dans son sommeil par l'effondrement d'un plafond, d'un mur, d'un toit, la peur d'être enseveli. Au moins ça.* » (Hiz :p.41)

Quant à Hizya, n'a-t-elle pas, comme tant d'autres jeunes filles, rangé dans un coffret, caché au fond d'une armoire ses diplômes, ses livres, ses dictionnaires et ses bulletins ? Objets inutiles, tant que les intégristes considèrent l'enseignement des filles comme superflu. C'est au fond de cette armoire, que ses diplômes rejoindront ses rêves d'antan :

« *Se voir jeune interprète affairée et sûre d'elle, en tailleur noir, chemisier blanc et petits talons, qui s'agite dans les couloirs et les salles des congrès internationaux ou des ambassades.* » (Hiz :p.25)

Certes les moments d'amertume sont nombreux, et **cette autre voix en elle-même**, ne cesse de lui rappeler son présent : « *Le non recevoir* », lors de ses démarches « *pour trouver un emploi correspondant à [sa] formation, auprès de nombreuses entreprises et institutions.* » (Hiz :p.140). Puis, « *toutes ces années passées à te remplir la tête d'équations, de leçons, de cours indigestes pour finir avec un séchoir dans une main et une brosse à cheveux dans l'autre !* » (Hiz :p.203)

Mais, peut être devrait-elle encore se sentir heureuse d'avoir trouvé ce travail comme apprentie-coiffeuse dans un salon de coiffure ! Mais tout de même, ne point se départir de son rêve, se réaliser un jour par ce qui la libérerait : l'amour !

Une autre voix est celle de **Sonia**, sa collègue au salon de coiffure dont l'histoire peut ne pas être un exemple unique.

« *Esprit frondeur* », Sonia s'insurge contre sa condition de femme dans une société où règnent les lois de la « *bigoterie* » et de l'hypocrisie sociale. « *Ici, je ne respire pas, entend-on clamer sa voix, je ne vis pas : je survis.* » (Hiz :p.102)

Cette impression de vivre « *entourée de barbelés* » la pousse à vouloir s'évader, partir, elle aussi. Mais n'ayant point les moyens de réaliser ce rêve, c'est à l'Internet qu'elle s'est adressée, dans l'espoir de trouver un mari qui, vivant à l'étranger, la libérerait de sa prison loin de cette société oppressante, loin du joug, des diktats religieux et des coutumes séculaires.

Mais après l'échec cuisant d'une tentative⁷, dont les résultats lui avaient semblé si brillants, si prometteurs, déçue et brisée, elle n'a pu qu'obéir à la voix et aux pressions de sa famille qui l'a cédée à un mari, qu'elle ne connaît pas, veuf et père et vivant dans un autre continent.⁸ Le prix ? « *contre un billet d'avion et un passeport muni du visa, cédée contre des devises, des dollars canadiens, vite convertis en euros par mon frère* » (Hiz :p.310)

Pourtant ce qu'elle cherchait, et le disait toujours, c'était un homme qui serait l'instrument de sa liberté. Et être libre, c'est-à-dire, rien que :

« marcher dans la rue, oui, simplement ça, marcher le nez au vent, sans sentir autour de toi cette pression qui t'étouffe et te donne envie de hurler (...) Être libre, c'est aussi reprendre mes études, trouver du travail. » (Hiz :p.104)

Était-ce si inaccessible ? Souffle la voix de Sonia, autrefois si combattive mais à présent vaincue. Et alors qu'elle réalisait, selon les apparences, son vœu le plus cher, partir, et alors que ses voisines l'enviaient, lui remettant même des photos de leurs filles, sa voix déchirée et brisée se fait entendre :

« Au lieu d'être emmenée par la horde familiale au domicile de mon époux sur un chameau, un cheval ou une voiture, je serai transportée en avion. Et hop ! Catapultée au Canada ! Seule et sans you-you ! (...) J'ai peut-être gagné un mari, mais perdu quelque chose d'essentiel à mes yeux : ce qu'on appelle l'estime de soi. » (Hiz :p.310)

Sonia était à présent sûre que les femmes n'ont qu'à choisir : ou des solutions contraires à toutes leurs aspirations et rêves, ou accepter de *« vivre à jamais l'enfer des reproches et sanctions de la famille. »* (Hiz :p.305)

3. Voix du beau et de l'authenticité

Autre voix qui se fait entendre dans le texte est celle du beau et de l'authenticité. Mais, dans ce monde où règnent le désespoir et la détresse, y a-t-il place pour le beau, pour l'authenticité, se demande la voix de Hizya hors la poésie dont elle se repaît dans sa solitude ? Regardant autour d'elle-même, c'est de ce beau qu'elle se fait alors le porte-parole. Est-il propre à la classe aisée qui peut l'acquérir, l'acheter ? se demande-t-elle.

Pourtant, le beau, à peu de frais peut se trouver. Appelée chez une cliente pour la coiffer, c'est le beau qui l'entoure de toute part. Certes, on le trouve dans ce petit tableau dessiné par Dinet⁹, comme le lui apprend la maîtresse de la maison. Tableau où on voit des femmes dans une palmeraie du désert algérien. Le beau est dans cette image d'une femme *« la tête drapée de multiples foulards, de bracelets d'argent aux poignets et un sourire si éclatant qu'on aurait dit que toute la lumière des lieux se reflétait sur son visage. »* (Hiz :p.177)

Le beau est dans ce chatoiement des couleurs, dans leur exubérance, contrastant avec la blancheur éclatante des murs. Car c'est là que réside le beau dans sa forme la plus dépouillée, la plus sobre et la plus accessible. Le beau est dans la blancheur immaculée des murs de la maison, où tout est blanc, tout est lumière, dans le dépouillement, dans la sobriété, la rigueur des lignes géométriques.

À l'autre extrême, est la maison où vit Hizya. Là, où les murs *« s'effritent »*, où les gouttières, au plafond ne tarderont pas à s'effondrer, où le carrelage *« part en morceaux et où les escaliers sont branlants »*. Il y a certes, le manque de moyens, mais il y a surtout le laisser aller de toute une génération qui s'est faite de l'habitude sa loi, se contentant de vivre le jour au jour.

Et cette image n'est que répétitive des autres maisons des alentours, maisons solidaires, puisque si *« à bout de forces, une maison s'écroule, elle entraîne dans sa chute ses plus proches voisines, peut-être un peu moins délabrées mais solidaires jusque dans l'anéantissement final. »* (Hiz :p.37)

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

Or, le délabrement et l'usure ne sont pas seulement dans les maisons, crie la voix de Hizya, ils sont également dans les quartiers comme dans les cœurs.

Ce quartier, le leur, le plus vieux de la capitale, a été, peut-on le croire, « *un jour inscrit au patrimoine mondial de l'humanité* » (Hiz :p.39) en raison de sa beauté, de son authenticité, de sa valeur historique ou artistique ? Qu'est-il devenu ?

Aujourd'hui, on en parle au nom du « pittoresque » et non du beau. Le pittoresque de l'exotisme que la plupart des touristes s'obstinent à trouver pendant leur ballade, semblable à celle qu'ils font « *dans une réserve d'Indiens d'Amérique du Nord, ceux qui trouvent de la beauté dans les amoncellements d'immondices et de gravats saupoudrés d'éclats minuscules de soleil.* » (Hiz :p.37)

Oui, les touristes sont là, ils contemplent la mer, puis grimpent dans les rues, ils contournent les maisons délabrées « *en ruine, portant les stigmates de la guerre.* » (Hiz :p.38). Où est alors le beau ? se demande la voix révoltée de Hizya.

« *Dans la fêlure des vasques, dans le silence des fontaines, dans les volutes noircies des colonnes, ou dans les traces d'une splendeur aujourd'hui morte ? Ou alors dans les poubelles lasses de vomir quotidiennement leur trop-plein d'ordures, disloquées, émietées ?* » (Hiz :p.39)

Même les quelques initiatives de certains groupes de jeunes, décidés à agir, à sauver leur quartier, sont contrés par l'inertie totale des pouvoirs publics incapables de distinguer le beau du laid, l'authentique du faux. Mais il y avait également l'indifférence totale d'un grand nombre d'habitants de ce même quartier qui, tout en clamant qu'il est inscrit au patrimoine mondial, refusent d'agir, n'ayant qu'une idée qu'ils ne cessent de ressasser, le regret des temps passés. Ceux des lendemains de l'indépendance, lorsque « *tout le monde se sentait concerné, lorsque la solidarité était plus qu'un mot. Une façon d'être. Plus maintenant.* » (Hiz :p.39)

Par ailleurs, le délabrement n'est pas seulement dans le quartier et dans les maisons : « *Il est dans les yeux, dans les cœurs qui ont cessé de battre au rythme d'une cause.* » (Hiz :p.39)

Pourtant, reprend la voix de Hizya, « *la misère peut être belle* » (Hiz :p.38), mais il faut avoir le sens du beau, le vouloir et le chercher. Or, l'ignorance des individus, leur désintérêt n'ont fait que rejoindre ceux des pouvoirs publics. Ne le voit-on pas dans l'absence de l'authenticité, cette autre forme du beau et qui disparaît non seulement des quartiers mais même des maisons ?

C'est ainsi que les habitants du quartier, comme d'autres, ne cessent point de mettre au rebut ce qui fait partie d'un passé authentique : « *de vieux couscoussiers en cuivre, des poteries très anciennes, des quinquets à huile et à pétrole, des chandeliers, des théières en cuivre ciselé, aux formes généreuses, des aiguères, des cassolettes, des plateaux lourds et finement ciselés.* » (Hiz :p.248). Tout cet héritage qui respire le beau est troqué contre des plateaux en plastique coloré, ou au mieux en inox « *cent pour cent inaltérable* » (Hiz :p.249). Le faux contre l'authentique !

Même les tentures et les tapis de haute laine « *vestiges de plus en plus rares d'un savoir-faire ancien* » (Hiz :p.248) ne sont plus gardés. Tout est laissé ou

vendu aux petits prix au brocanteur du quartier, alors que peut être tous ces objets méprisés, « *exciteraient la convoitise des connaissances et des antiquaires des beaux quartiers.* » (Hiz :p.248)

D'autre part, à cette manie de troquer l'authentique contre le faux, s'ajoute la mode « d'être de son temps » : la mère de Hizya dont la marotte était devenue l'acquisition de nouveaux appareils ménagers, ne déclarait-elle pas fièrement qu' « *elle vit son temps* » ? (Hiz :p.249). L'utile, le pratique et même parfois la laideur supplantent le beau et l'authentique. Telle est la vraie marque du temps !

Par ailleurs, cette obstination, consciente ou inconsciente à détruire, de jour en jour, le beau, ne s'est-elle pas manifestée de façon consciente et préméditée lorsque, durant l'époque de l'inquisition et de la terreur, des intégristes ont saccagé les dépouilles des deux sœurs, N'fissa et Fatma, filles du dey Hassan Pacha ?

Amoureuses du même homme, et ne voulant pas vivre en rivales : « *elles se sont laissées mourir de faim, chacune s'offrant en sacrifice pour le bonheur de l'autre.* » (Hiz :p.219). Aujourd'hui, rappelle la voix de Hizya, ne subsiste que le souvenir de leur présence, de leur histoire, celle de l'amour et de l'abnégation, devenue légendaire.

Faisant partie des lieux, et même du pays, pourquoi donc a-t-on voulu anéantir cette légende en profanant la sépulture des deux sœurs ? Or, toute légende fait partie du patrimoine du pays, et évoquer une légende c'est, du même coup, évoquer la poésie de ce pays. Ne continue-t-on pas à chanter l'histoire de Kahina, qui date du VI^{ème} siècle, symbole de la résistance à l'envahisseur¹⁰, comme on chante également « *la beauté de cette femme à la somptueuse chevelure rousse* » (Hiz :p.205) et qui a vécu une histoire d'amour malheureuse ? C'est cette même poésie qu'on entend dans le texte de Maïssa Bey, poésie qui chante aussi bien l'histoire d'amour de la légendaire Hizya que celle de Qays Ibn el Moulawah pour Leïla.

4. **Voix de la poésie**

C'est cette voix, celle de la poésie, que la Hizya du XXI^{ème} siècle ne cesse d'écouter. Or, n'est-ce point dans la force évocatrice de la poésie que chacun, comme le dit Hizya, peut trouver ce qui lui est nécessaire, ce qui l'émeut et incite son imagination ? C'est cette poésie qui a chanté l'éclat du visage de Hizya son homonyme, ce visage qui « *rivalise avec la lune et la fait pâlir d'envie.* » (Hiz :p.307) Jusqu'à la chevelure, a été dessinée par les mots : « *Une soie ondoiyante, exhalant des flots de senteurs* » et qui : « *De la nuit, a la sombre profondeur* » (Hiz :p.307)

Quant à son amant et époux, c'est sa voix qui se lamente dans ce refrain, aux accents élégiaques :

« *Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles.*

Elle repose sous terre.

Un feu ardent brûle en moi !

Ma souffrance est extrême.

Mon cœur s'en est allé avec la svelte Hizya. » (Hiz :p.333)

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

Alors, comment la Hizya du XXIème siècle qui, « *ne cesse de lire et relire ce poème* », qui ne cesse d'écouter la chanson interprétée, soit par Abdelhamid Abassa, soit par Khelifi Ahmed ne serait-elle pas fascinée par la voix de cette mélodie à la mélodie envoûtante et répétitive ? Puis, ne voit-elle pas la Hizya de la légende dans ses rêves ? Vêtue d'une robe ample et colorée et courir, les pieds nus sous l'éclat de la lune :

*« Ses pas légers ne laissent aucune trace sur le sable.
Pour venir à lui, elle a ôté ses lourds khelkhals d'argent.
Et légère, portée par une joie vive, aussi vive que le rire d'un matin de soleil, elle court.
Portée par une joie sans fin, elle va vers lui comme va la source à la mer, toute de grâce et de désordre, indifférente à tout ce qui la sépare de l'instant des retrouvailles. »* (Hiz :p.92)

C'est cet amour que Hizya, l'homonyme de la légendaire Hizya, cherche et à ces retrouvailles qu'elle aspire. C'est cette voix de l'amour qu'elle veut entendre, dans un monde où l'amour est banni, où ses symboles sont saccagés et où le beau et la poésie n'existent plus :

*« Hizya, [la légendaire] a dit : Je n'appartiendrai à aucun autre que Sayed.
Hizya a dit : Je ne veux pas en épouser un autre.
Elle a affronté tous ceux qui voulaient lui imposer de renoncer à l'homme qu'elle avait choisi entre tous. Au nom de l'amour. »* (Hiz :p.185)

Et ce sont « *cette volonté, ce courage et cette détermination* » (Hiz :p.185) qui seront les siennes, celles de la Hizya du XXIème siècle. Détermination à « *aimer et à être aimée* » mots clamés tout le long du texte. Y réussira-t-elle alors qu'elle était consciente d'appartenir à un autre temps ?

Elle savait bien qu'elle ne pouvait pas être « *la reine des belles* », « *la belle aux khelkhals d'argent pur* », « *l'antilope du désert* » et « *la princesse des sables [qui] s'est éteinte dans les bras de son aimé, il y a près d'un siècle et demi.* » (Hiz :p.12)

Consciente qu'elle ne pourra pas être le double de l'image de cette actrice qui a campé le personnage de Hizya dans le film tourné en 1970, image conforme au folklore local de l'époque et tel que l'imaginaire traditionnel la représente. Elle sera « *plus forte* », « *moins larmoyante* ». Consciente également d'appartenir à son siècle, comme le lui disait et répétait la voix de son double, elle était peut-être prête à se départir du rêve d'être chantée comme la Hizya de la légende. Mais sa détermination était inébranlable : aimer et être aimée par celui qu'elle voulait épouser.

Pourra-t-elle lutter contre la société et réaliser son rêve ?

Voilà qu'un soir, plutôt une nuit, la voix de la poésie se fait entendre à travers un message, numéro inconnu :

« *Une rose est apparue au cœur de ma solitude. Elle a coloré mes rêves.*

Heure d'envoi : 23 h 08

Le jour s'illumine de ton sourire.

Heure d'envoi : 00 h 48

Je ferme les yeux pour te garder sous mes paupières toute la nuit. »

Heure d'envoi : 01 h 25

Des fleurs ont surgi dans ton sillage. Je les ai cueillies pour en faire un bouquet de mots d'amour.

Heure d'envoi : 01 h 38. » (Hiz :p.133)

Puis un message tous les deux jours. Puis un silence. Ensuite :

« *Elle est apparue tel un souffle de printemps, vêtue d'un bleu plus bleu que le ciel.*

Heure d'envoi : 23 h 18. » (Hiz :p.135)

Ainsi, elle était suivie, observée, admirée, chantée. Mais en était-elle heureuse ? En fait, aucun de ces mots ne retentissait en elle. Même, lorsqu'après une période de silence, désespéré de recevoir une réponse à ses appels, il lui écrit des lettres, se fait connaître - Djamel, un ancien camarade, étudiant en littérature – elle reste indifférente à sa voix. De même, lorsqu'il lui parle de Hizya, l'autre, l'héroïne de la légende, « *la belle qui brillait, telle l'étoile du matin* » (Hiz :p.223), elle n'éprouve aucun intérêt. Face à « *ses confessions* », « *à ses lamentations* », « *suppliques et reproches* », elle reste dure et insensible.

Pourtant, se demande-t-elle, tout cela ne devait-il pas « *chatouiller son égo* » ? Et la réponse est nette et coupante :

« *Aucun de ses mots, aucune de ses envolées n'a réussi à éveiller en moi, le désir d'en savoir plus.* » (Hiz :p.225)

Par ailleurs, sa poésie lui paraissait « *trop fleurie, trop apprêtée (...) et ses mots avaient le poids, l'accent et la disgrâce, des mots insincères.* » (Hiz :p.136). Et même, lorsque, évoquant Hizya, il reprenait les métaphores du poème, elle n'y voyait qu'une « *tentative grotesque de l'émouvoir* » et même « *un aveu de son incapacité à se hisser au niveau du poète.* » (Hiz :p.226)

C'est alors la rupture finale qu'elle décide. Pour elle, ce n'était qu'une histoire d'amour avorté.

Mais à vrai dire, il y avait l'autre, Riyad, lui souffle la voix de son double, et n'avait-il pas beaucoup plus d'allure ? Mais était-il l'homme dont elle rêvait ?

C'est lors d'une rencontre fortuite, dans un magasin de téléphonie-mobile qu'elle l'avait vu : « *Un regard, un sourire. Et la fuite.* » (Hiz :p.120). Mais le

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

lendemain, dans le même magasin, ce sont les numéros de téléphone qui sont échangés. Suivront, de temps en temps, des rencontres qui deviendront plus fréquentes où ils utilisaient tous les subterfuges pour échapper aux prescriptions, aux diktats et aux tabous de la société. Ainsi, c'étaient les jardins les plus lointains qu'ils choisissaient pour s'y promener, les lieux et les endroits les moins fréquentés par leur entourage, qu'ils visitaient. Et quand il s'agissait de café ou de cafétéria, il fallait se cacher dans le coin « *le plus retiré, le plus obscur* » pour ne pas être vus par les passants.

Ainsi, avec lui, elle avait visité, pour la première fois, le jardin d'Essai avec son parc zoologique, le Musée d'Art Moderne qu'elle ne connaissait pas. C'est avec lui qu'elle a vu, pour la première fois, la mer, la vraie mer, qu'elle a senti le sable sous ses pieds nus, l'eau de la mer avec les petites vagues qui venaient mourir près de ses pieds. Avec lui, ils étaient allés au Salon du Livre, avaient assisté à une conférence sur la littérature. Il lui avait même offert une anthologie de la poésie arabe. Il connaissait donc ses penchants. Mais un jour, évoquant devant lui son amour pour la poésie, cherchant quelque part un écho, une résonance, elle n'eut qu'une réponse laconique. Pour lui, c'est la musique.

Ils se voyaient de plus en plus fréquemment. Il lui parlait de sa famille, de son travail, des conditions dans lesquelles il avait pu avoir son propre commerce. Mais où est l'amour, se demande-t-elle ? Pourquoi, à l'heure du rendez-vous, son cœur ne tremble-t-il pas ? Où sont ces envolées si enivrantes pour le cœur d'une femme ? Pourquoi parler de tout sauf de l'essentiel ? Cet essentiel d'où a surgi la légende de Hizya, son homonyme. Elle en était même parvenue à regretter les lettres de Djamel, son ancien camarade. Mais, elle n'osait point en parler à Riyad.

Par ailleurs, se connaissaient-ils vraiment ? Pourquoi « *ces silences* », « *ces non-dits* », « *ces contournements* » pour éviter tout sujet qui fâche ?

Ainsi, un jour, alors qu'elle ne s'y attendait pas. Il lui demande pourquoi elle ne porte pas le voile. Et à sa question qu'elle ne peut s'empêcher de faire : « *Tu veux dire que ça te surprend ? Ça te choque ?* » (Hiz :p.209). La réponse se fait alors attendre puis : « *Non, je voudrais seulement comprendre. (...) Oui, cela m'étonne... Je m'étonne que tu n'en aies pas éprouvé le besoin.* » (Hiz :p.209)

Ni reproches, ni assentiment. De son côté, c'est le mutisme, la peur de le choquer. Ainsi, si de son côté, il se livrait chaque jour davantage, elle ne savait point s'il voulait se montrer tel qu'il est, ou tel qu'il veut se montrer. De son côté, elle n'osait point « *se dévoiler* », « *lui parler de ses rêves, de ses révoltes, de ses désirs et de ses peurs* » (Hiz :p.263). Et dans ces silences, elle retrouvait les recommandations des femmes de son entourage, des préceptes : « *Ne jamais se confier à un homme. (...) Il pourrait s'en servir plus tard contre toi.* » (Hiz :p.263)

5. La reddition totale

Ainsi, sans le vouloir, sans y avoir pensé, c'est la société qui la commandait et à laquelle elle se soumettait. Et sans y penser, elle n'arrivait pas à avoir avec lui « *la spontanéité et l'insouciance* » qui auraient pu, comme elle le savait bien, apporter à leurs « *conversations la légèreté, la liberté de ton qui leur manquaient tant.* » (Hiz :p.264)

Voilà que Hizya, celle qui voulait être autre, celle qui était prête, à affronter toute une société contraignante, pour « *aimer et être aimée* », « *se réaliser par l'amour* », voici qu'elle adopte, sans hésiter, les lois de cette société. Cette même société qui ne cessait point de la harceler dans ses cauchemars, pour

l'invectiver et la condamner.¹¹

Puis, ne reconnaissait-elle pas, au cours du dialogisme qu'elle entretenait avec son double, l'emprise du Mektoub ?

« *Maintenant, tu peux dire que c'est le destin Mektoub, qui a placé [Riyad] sur ton chemin, et qui t'a placée sur son chemin.* » (Hiz :p.265)

Et la conclusion logique, acceptée, admise sans révolte, sans cris ni pleurs : « *Tu es définitivement marquée par ton milieu. Ça se passe de commentaires. Ta mère peut dormir tranquille.* » (Hiz :p.265)

C'est à partir de là, que petit à petit, elle a vu que l'édifice qu'elle avait construit, des années durant, commençait à s'écrouler dans ses fondements, comme dans ses composantes. D'abord, le rêve de l'amour victorieux du temps, qu'on chante et transmet de siècle en siècle, n'appartient qu'à la légende.

Première pierre lancée atteignant cet édifice est le doute de la pérennité de l'amour.

Inconsciemment, les questions auxquelles elle n'avait jamais songé à se poser, commencent à la harceler.

L'amour fou qui liait Sayed à Hizya aurait-il pu résister au temps, si sa beauté s'était estompée avec les années ? ou si elle n'était pas morte dans la fleur de l'âge, au lendemain de leurs noces ?

Puis n'y a-t-il pas, comme réponse éventuelle, l'histoire, passée au VIème siècle, celle du grand poète Antar Ibn Chaddad, un des auteurs des Mu'allaqât ?

Il avait affronté la mort et les épreuves les plus périlleuses pour pouvoir épouser sa cousine bien-aimée Ablā. Pour elle, il avait improvisé les plus beaux poèmes :

« *Je suis accablé par la violence de l'amour
Mes entrailles sont déchirées
Et mes paupières abîmées*

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

Par les larmes de sang

Dont elles sont incessamment remplies. » (Hiz :p.268)

Or, selon une version de cette légende, Hizya n'a-t-elle pas appris : « *qu'à la suite de cette histoire d'amour qui a traversé les âges (...), il épouse ensuite de très nombreuses femmes dont il tomba amoureux au cours de ses multiples aventures.* » (Hiz :p.268)

L'amour peut-il ne pas durer ? À cette question, la réponse ne tardera pas à venir, tranchante : « *Alors, cet amour éternel, absolu, inoxydable, tu continues quand même à ... à y croire ? Laisse tomber !* » (Hiz :p.269)

Pour la Hizya du XXIème siècle, était-ce simple doute ou plutôt une prise de conscience que l'amour ne dure pas toujours ? Il le semble, puisque le mot qui prime et qui ouvre cet échange entre elle et son double, « *cette autre tapie au fond d'elle-même* » est le terme « lucidité. »

Deuxième fissure causée dans l'édifice rêvé est celle qui vise le poète et sa poésie, cette poésie dont elle s'est tant abreuvée. Autre question à fuser : « *Est-ce qu'il existe beaucoup d'hommes capables de dire des mots pareils [à ceux des poètes] à leur femme ?* » (Hiz :p.269)

La réponse est également rapide : « *Ce ne sont que des mots. Et rien d'autre. Rien de plus faux, de plus menteurs que ceux des poètes.* » (Hiz :p.269)

Condamnation des plus irrévocables de ces déclarations enflammées, de ces envolées lyriques des poètes, leurs larmes et leurs soupirs ne sont en fait que mensonges faits pour embellir une réalité toute autre « *trop prosaïque pour être restituée dans sa vérité.* » (Hiz :p.308)

Par ailleurs, un poète, c'est fait pour cela : « *Pour magnifier. Pour célébrer. Pour exalter. Pour mentir. Pour effacer d'un trait de plume toutes les laideurs du monde.* »¹² (Hiz :p.308)

Pourquoi alors s'accrocher à un mensonge ?

Face à cet édifice, celui de ses rêves, qui s'écroule, face aux failles qui ont ébranlé ses fondements, face au leurre auquel elle s'était accrochée, face au mensonge des mots qu'elle croyait pouvoir entendre un jour, comme ceux chantés par Qays Ibn el Moulawah à sa bien-aimée Leïla : « *Je suis désir, amour, tremblement et déchirure.* »¹³ (Hiz :p 284), Hizya n'avait qu'à se rendre, se rendre à son réel vécu.

Et c'est la voix de son double qu'elle fait sienne à présent. Cette voix qui, lors de leurs confrontations ne cessait de lui rappeler son réel. À présent, lucide, elle sait que face à une société astreignante, écrasante pour la femme, le seul désir de rêver, de chercher à forcer le destin, de vivre la poésie de l'amour, n'est en fait que de l'ordre de la folie, de l'imaginaire, du mythe, comme celui de

Hizya la légendaire, mythe embelli par les mots mensongers des poètes. C'est à ce propos que Hassina Mechaï écrit :

*« Il n'est pas bon d'avoir des rêves dans un pays qui n'a plus d'illusions. Il n'est pas bon de se nourrir de poésie dans un pays où les habitants s'étiolent dans le silence et les non-dits. Ce constat, simple et amer, Hizya, l'héroïne du nouveau livre éponyme de l'écrivain algérienne Maïssa bey, l'apprendra à ses dépens. »*¹⁴

Puisqu'alors, pour Hizya, c'est la reddition totale à son réel, représenté par Riyad : *« L'homme qui marche à mes côtés est réel. Bien réel. »* (Hiz :p.321). Alors que Hizya, l'autre, n'est qu'un fantôme : *« Un fantôme qui erre dans les ruelles désertes du vieux ksar désaffecté. Ce n'est qu'un fantôme. »* (Hiz :p.325).

Puis, ne forment-ils pas à présent ce qu'on est convenu d'appeler *« un couple »* ? D'autre part, n'a-t-elle pas l'assentiment de sa famille, représentée par son frère Abdelkader ? Certes, elle ne connaîtra pas les envolées de l'amour qui transportent l'être vers d'autres cieux. Mais, son rêve s'était déjà diffracté et finira par sombrer à jamais puisqu'elle l'effacera définitivement *« de sa vie, de son vocabulaire. »* (Hiz :p.323).

Aux rêves chantés par Qays Ibn el Moulawah :

« Je rêve, je nous vois : ma vie, ta vie, ensemble !

Je rêve, je nous vois au désert : deux colombes

Volant vers notre nid à l'heure où la nuit tombe. » (Hiz :p.327)

se substitueront d'autres décisions : *« Nous nous marierons »*. Est-ce donc la fin irrépessible ?

Voici que le cercle infernal qu'elle avait tant cherché à briser, de toutes ses forces, se referme définitivement sur elle : *« Nous / femmes / sommes venues au monde / pour consacrer notre vie tout entière aux autres / Obéir / Servir / Subir / Accepter d'être / et de faire / ce que les autres / en premier lieu / les parents / décident pour nous / Et puis / une fois mariées / donner la vie / C'est notre fonction / C'est notre seule raison d'être / C'est notre mission sur terre. »* (Hiz :p.51).

À présent alors, c'est la défaite totale : une défaite incontournable et incontestée. Elle mènera une vie ordinaire comme celle des autres, elle aura une maison comme celle des autres, elle aura même des appareils électroménagers *« dernier cri »* !

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

Et l'image se poursuit : « *Nous nous marierons et nous aurons trois enfants.* » (Hiz :p.327). Et selon la tradition :

« *Le premier s'appellera Mohamed-Amine.*

La deuxième portera le prénom de sa mère que je ne connais pas.

Le troisième s'appellera Qais si c'est un garçon, Leïla si c'est une fille. » (Hiz :p.327)

Ainsi, si la voix de la poésie est bannie, il lui en restera un fil, un écho. Et le roman se clôtura sur ces lignes :

« *Nous aurons une vie ordinaire. Nous formerons une famille identique en tous points à des milliers d'autres familles.*

Nous.

Je

Je finirai bien par oublier le poème. » (Hiz :p.329)

6. Conclusion

« *Le désir, la nécessité ou l'urgence qui poussent un écrivain à écrire, relèvent, certes, pour partie de motivations personnelles ou de prédispositions particulières. Mais les motivations sont nées au contact d'un univers et se manifestent dans l'œuvre qui en porte la trace* », écrit Dominique Viart dans l'introduction du recueil : La Littérature française au présent.¹⁵

Maïssa Bey, comme on le sait, n'a jamais voulu écrire et publier qu'en Algérie, contrairement à tant d'autres écrivains. Et c'est l'Algérie, avec son Histoire, ses légendes, sa société et ses problèmes – impact des coutumes ancestrales, problèmes insolubles de la jeunesse – qui a constitué « *la motivation de son écriture.* »

Or « Hizya », dernier de ses romans, et comme on l'a vu, est l'un de ces romans où elle a cherché à retremper son texte dans son temps, la deuxième décennie du nouveau millénaire. Et c'est à travers la polyphonie des voix qu'on entend celle de la déperdition de toute une génération qu'elle nous a fait entendre dans son texte. Une génération incapable de réaliser ses rêves, dans une société assujettie à l'emprise des nouvelles idées, celles des intégristes et prisonnière de ses coutumes qui passent de génération en génération. Une société où la poésie, les rêves et l'idéal n'ont plus de place, où les voix sont réprimées.

« *Je sais en mon for intérieur, je sais bien que la légende de Hizya n'est qu'un prétexte* », avait-elle écrit dans son roman, (Hiz :p.52). Ne serait-ce point un prétexte pour écrire le rêve impossible, pour traduire sa révolte réprimée contre la société qui l'étouffe et l'aridité de la vie qui l'entoure ?

C'est bien elle qui déclare : « *Écrire, c'est passer de l'autre côté du silence que l'on nous impose à nous, les femmes.* »¹⁶

Mais condamne-t-elle également dans son roman qui repose sur le mythe, la voix de la poésie, celle du rêve et de l'amour ?

C'est au lectorat de décrypter le message.

Bibliographie

I- Corpus :

BEY, Maïssa (2015), *Hizya*, Paris : Éditions de l'Aube.

II- Œuvres critiques :

- BELFADEL, Tawfiq (2015), *La femme chez Maïssa Bey – Étude Littéraire*, France : Edilivre.
- BONN, Charles (2004), *Échanges et mutations des modèles littéraires entre l'Europe et l'Algérie : Contre le silence sur l'origine : position narrative et foisonnement de voix féminines dans « Cette fille-là », de Maïssa Bey*, Paris : l'Harmattan.
- DÉFEUX, Jean (1979), *La littérature algérienne contemporaine*, Paris : éd.PUF, 2^{ème} édition.
- MARCA, Claire et Reno (2008), *Algérie. Soyez les bienvenus*, Genève : Aubanal-Minerva.
- NDIAYE, Christiane (dir.) (2004), *Introduction aux littératures francophones : Afrique, Caraïbe, Maghreb*, Montréal : Les presses de l'université de Montréal.
- VIART, Dominique et VERCIER, Bruno (2008), *La littérature française au présent*, Paris : Édition Bordas (2^{ème} édition).

III- Articles :

- YILANCIOGLU, Seza (2010), « Maïssa Bey : une voix algérienne », *Synergies Turquie* n°3, p. 35-41.

IV- Sitographies :

- Algérie : la progression des intégristes musulmans, article consulté en ligne, le 29 décembre 2016, sur le site de : mensuel.lutte-ouvriere.org – article – alg
- Encres Vagabondes : Maïssa BEY, Hizya, article consulté en ligne, le 20 novembre 2016, sur le site de : www.encres-vagabondes.com/magazine2/bey7.htm
- Hizya de Maïssa Bey – Romans – Africavivre, article consulté en ligne, le 7 septembre 2016, sur le site de : <https://www.africavivre.com/.../au-commencement-etait->
- Hizya – Le blog de Yv, article consulté en ligne, le 2 octobre 2016, sur le site de : www.lyvres.fr/2015/09/hizya.html
- Hizya par Maïssa Bey – Littérature – La Vie, article consulté en ligne, le 19 septembre 2016, sur le site de : www.lavie.fr/.../hizya-par-maissa-bey-23-09-2025-667...
- Hizya – Maïssa Bey – critiques, avis – onlalu.com, article consulté en ligne, le 19 septembre 2016, sur le site de : www.onlalu.com/livres/roman.../hizya-maissa-bey-1566...
- Littérature – Maïssa Bey : l'Algérie au fond des yeux,

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

- article consulté en ligne, le 16 octobre 2016, sur le site de :
afrique.lepoint.fr/... /litterature-**maïssa-bey**-l-algerie-au-fond-des-yeux
- Maïssa Bey – La Cause Littéraire,
article consulté en ligne, le 26 septembre 2016, sur le site de :
www.lacauselitteraire.fr LesEcrivains
 - Maïssa Bey, la voix des femmes d’Algérie – TV5MONDE,
article consulté en ligne, le 9 décembre 2016, sur le site de :
Écrire au féminin...information.tv5monde.com
 - Maïssa Bey – Limag,
article consulté en ligne, le 14 septembre 2016, sur le site de :
www.limag.refer.org/Volumes/BeyMaïssa.htm

Tables des matières

	Page
0. Introduction :	2
0.1. Présentation du sujet	2
0.2. Structuration et problématique	3
1. Voix du contexte social	4
2. Voix du contexte socio-politique	8
3. Voix du beau et de l’authenticité	13
4. Voix de la poésie	17
5. La reddition totale	22
6. Conclusion	27
Bibliographie	29
Table des matières	31

¹¹- Maïssa Bey, (2015), « *Hizya* », Paris, Éditions de l’Aube.

- Pour nos citations, nous désignerons par « Hiz » le roman « Hizya » de Maïssa Bey.

²- De son vrai nom Samia Benameur, Maïssa Bey est née en 1950 à Ksar Boukhari, en Algérie. Après avoir suivi des études universitaires de lettres à Alger, elle enseigne la langue française dans la ville de Sidi Bel-Abbès (ouest algérien).

Elle est l’auteure de près d’une quinzaine de romans, sans compter les pièces de théâtre. Elle a reçu plusieurs prix : Grand Prix de la nouvelle de la Société des gens de lettres en 1998, Prix Marguerite Audoux en 2000, le Prix Cybèle en 2005, le grand Prix des libraires algériens pour l’ensemble de son œuvre en 2005, le Grand Prix du roman francophone, SILA 2008, le Prix de l’Afrique Méditerranée/Maghreb en 2010. Son dernier roman « Hizya » a été sélectionné pour le prix Femina 2015.

(Cf. Maïssa Bey - La Cause Littéraire, article consulté en ligne, le 26 septembre 2016, sur le site de : www.lacauselitteraire.fr LesEcrivains).

-
- 3- Rappelons à ce propos et à titre d'exemple : Tristan et Yseult, Roméo et Juliette de Shakespeare et Mejnoun Leïla de Qays Ibn el Moulaweh.
 - 4- Amoureuse de son cousin Sayed, orphelin qui avait été recueilli par son oncle, le père de Hizya, puissant notable de la tribu, elle avait vécu une histoire d'amour mouvementée et qui avait été couronnée par le mariage. Mais elle meurt, un mois après ses noces, entre les bras de son mari. Son décès reste une énigme. Le poème a été écrit trois jours après sa mort, par le poète Ben Guittoun, à la demande de Sayed, à la mémoire de sa bien-aimée. (Cf. Hiz :p.331).
 - 5- On assiste alors à toute une scène loufoque, racontée par la voix de l'instance narrative, où les rites ancestraux sont scrupuleusement suivis et dans leur ordre par la famille de la jeune fille. (Cf. Hiz :pp.115-116).
 - 6- Depuis le début de la décennie 80, le mouvement intégriste rime avec violence. Le programme et la pratique des intégristes suffisent à mettre en évidence que ce mouvement n'a rien à voir avec l'Islam. Ils utilisent la religion musulmane pour faire passer leur projet réactionnaire. Plusieurs dizaines d'imams ont été assassinés car ils refusaient de mettre les mosquées au service de l'intégrisme. C'est par les menaces, le chantage, les coups de force, que les intégristes n'hésitent pas à faire pression, surenchérissant sur les deux terrains sur lesquels les autorités algériennes elles-mêmes craignent de pouvoir être accusées de tiédeur : le nationalisme et la religion. Ce sont eux qui par leurs actions, leurs provocations, prennent et gardent depuis quelque temps l'initiative, obligeant les autres partis et le gouvernement à se déterminer par rapport à eux. Et ils visent par leurs coups de force à contraindre ainsi tout le monde à prendre plus ou moins position sur leur politique et à amener à se rassembler derrière eux tous ceux qui ne sont pas prêts à les affronter. (Cf. Algérie : la progression des intégristes musulmans, article consulté en ligne, le 29 décembre 2016, sur le site de : mensuel.lutte-ouvriere.org – article – alg)
 - 7- À la suite de contacts entretenus avec un jeune homme via Internet, elle apprend un jour, par la police, qu' « *elle n'est qu'une des victimes d'un homme qui a exercé ses talents partout dans le pays.* » (Hiz :p.101)
 - 8- Il s'agit d'un veuf, qui ne voulant pas d'une étrangère non-musulmane: « *Il avait demandé à ses parents et amis du bled de lui en trouver une.* » (Hiz :p.304). Le frère de Sonia ayant eu vent de cette affaire n'a point voulu laisser passer l'occasion.
 - 9- Peintre français qui a vécu en Algérie, de la fin du XIXème jusqu'au début du XXème siècle. Pris d'amour pour ce pays, son ciel, ses couleurs, il choisit de s'installer dans les Oasis du Sud et choisit même d'y être enterré. (Cf. Hiz :p.176)
 - 10- La Kahina est une reine berbère des Aurès qui régna de 685 environ à 704. Elle unifie les tribus berbères et s'oppose à Ibn al-Nu'mân. Elle s'était imposée comme l'une des femmes qui ont marquée l'histoire du pays, ayant « *tenu tête à des armées très puissantes venues d'Arabie* » (Hiz :p.205).
Après avoir réussi à stopper l'offensive arabe, elle est battue et décapitée.

« Hizya » de Maïssa Bey : oman polyphonique

-
- ¹¹- Il s'agissait d'une horde d'hommes et de femmes : « *Ils ne discourent pas, ils hurlent / une deux / Ils invectivent / une deux / Ils n'expliquent pas, ils apostrophent / une deux / Ils ne conseillent pas, ils somment / une deux / Ils fustigent / une deux / Ils menacent / une deux / Ils me désignent du doigt / une deux / M'offrent en pâture à la vindicte collective / une deux / Lancent des imprécations / une deux / Des anathèmes / une deux / Des condamnations / Stop.* » (Hiz :p.234).
- ¹²- Déjà un signe avant-coureur de cet effondrement de la poésie s'était manifesté. Un soir qu'elle re, re, relisait la chanson de la légende Hizya, une exaspération l'avait saisie, contre la chanson et contre ses paroles:
« *Lorsqu'elle balançait son corps avec grâce
Et faisait résonner ses khelkhals
Ma raison s'égarait
Un trouble profond envahissait mes sens* ». (Hiz :p.283)
- C'est alors qu'elle avait eu vaguement conscience que ces mots, telle une araignée, avaient tissé une toile « *avec ses fils de soie si chatoyants, si gluants* », qu'elle s'y était laissé prendre. (Hiz :p.283)
- ¹³- Traduction de Mejnoun Leïla par André Miquel.
- ¹⁴- Littérature – Maïssa Bey : l'Algérie au fond des yeux, article consulté en ligne, le 16 octobre 2016, sur le site de : afrique.lepoint.fr/.../litterature-maïssa-bey-l-algerie-au-fond-des-yeux
- ¹⁵- Dominique VIART et Bruno VERCIER
La littérature française au présent
Paris, Édition Bordas (2^{ème} édition), 2008, p.14
- ¹⁶- Maïssa Bey, la voix des femmes d'Algérie – TV5MONDE, article consulté en ligne, le 9 décembre 2016, sur le site de : [Écrire au féminin...information.tv5monde.com](http://Ecrire%20au%20féminin...information.tv5monde.com)